

Poser une question sans lever la main : révolution en amphi

Depuis un an, l'UCL a généralisé l'utilisation de l'application Wooclap dans ses auditoriums. Le but : recréer de l'attention et de l'interaction entre élèves et professeurs.

REPORTAGE

Retour sur les bancs de la fac. Amphithéâtres remplis, des centaines d'étudiants et un professeur, tout en bas sur l'estrade. Assis au milieu de l'auditorium, vous n'osiez peut-être pas poser de question. Dans l'amphi de l'UCL où le professeur Paul Bertrand donne son cours d'histoire, Clélia et Pauline non plus. Un peu timides, les deux jeunes filles de 19 ans ont pourtant pas mal de questions à lui poser. Une chance : leur prof utilise l'application Wooclap, cette appli qui permet aux étudiants d'interagir avec le professeur via leur ordinateur ou leur smartphone en direct pendant le cours.

D'ailleurs, à peine installées dans cet amphi qui se remplit d'une cinquantaine d'étudiants, elles allument leur ordinateur. « Quand tout le monde sera connecté, on pourra commencer... », lance Paul Bertrand. Il est l'un des premiers à avoir démocratisé l'usage de Wooclap dans ses cours. « Je ne me voyais pas transmettre l'histoire de manière frontale, explique-t-il. Je me souviens quand j'étais à leur place, il y a longtemps... On devait apprendre toute une série de livres par cœur. Je voulais donner cours autrement, renverser la méthode pédagogique. Cette application est un outil qui me permet de recréer de l'interaction, mais aussi de l'amusement dans l'apprentissage. »

Depuis février 2017, l'application a conquis l'UCL : près de 1.300 cours et 350 professeurs l'ont adoptée. Paul Bertrand l'utilise particulièrement dans « ce cours le plus embêtant de première année », mais pas seulement. « Ici, je l'utilise en permanence, du début à la

fin, pour créer de l'attention sur une matière difficile. Dans mes autres cours, je l'utilise plus sporadiquement : un peu au début pour récapituler ce que nous avons vu précédemment, puis à la fin pour poser les questions qu'ils ont notées pendant la classe. »

Justement, Clélia et Pauline chuchotent entre elles : elles commentent une question qu'elles ont écrite sur le « mur », un écran qui s'affiche en grand sur le projecteur de l'amphi, et listent toutes les interrogations posées durant les deux heures de classe. Discrète manière d'oser interpellier le professeur, lequel relit la question à haute voix et y répond dans la foulée. « On ose beaucoup plus poser des questions comme ça plutôt qu'en levant la main, c'est sûr », affirme Clélia. On crée aussi plus de liens d'un cours à un autre. Je trouve qu'on comprend mieux la matière. On est plus dedans, en fait. »

Une interaction « normale » toujours possible

« J'ai déjà eu des commentaires un peu bêtes du type "Hello, on va boire un verre ?" qui s'affichent à l'écran. Mais rien de bien méchant, ça met même un peu de légèreté dans la salle en général, s'amuse Paul Bertrand. Les étudiants ont la liberté de s'exprimer, c'est le revers de la médaille. Mais ils sont plutôt respectueux et même assez studieux. Au pire, je peux modérer les commentaires. Mais j'aime me dire qu'ils sont libres de s'exprimer. » Au fur et à mesure que le cours avance, les interactions changent. Là, c'est le professeur qui pose une question et demande aux étudiants de donner la bonne réponse.

Autre tableau. Le professeur

pose une question à laquelle les élèves sont invités à donner un mot-clef qui s'affichera en grand derrière lui. Rapidement, le chiffre de participants augmente à l'écran. Douze, vingt-quatre, quarante-trois... Presque tous les étudiants ont encodé un terme. Résultat : un nuage de mots colorés s'affiche dans l'amphi. Il continue à bouger jusqu'à mettre les trois mots les plus choisis en exergue. « Ah, ça me réjouit car je vois que vous avez compris le concept ! », lance le professeur d'histoire devant les bons résultats qui s'affichent.

Du côté du professeur aussi, c'est donc un changement : « Si je pose une question et que les trois quarts de l'auditorium me donnent une ré-

ponse fautive, je sais que la notion n'a pas été intégrée. J'adapte mon cours en fonction. Se reposer uniquement sur des "mains levées" n'est pas représentatif : les élèves n'osent pas tous prendre la parole devant tout le monde. Ceux qui le font peuvent être influencés par leurs voisins. »

Mais cela n'empêche pas les étudiants d'interagir « normalement » : Baptiste, 19 ans, a déjà levé la main et pris la parole trois fois. « Ce n'est pas parce qu'on fait du numérique qu'on ne doit faire que ça ! Appli ou non, l'important c'est que le professeur soit vivant », glisse l'étudiant, assez fier d'avoir posé ses questions à haute voix. ■

MARIE THIEFFRY

LES LOGICIELS

Le numérique séduit

Depuis quelques années les plateformes numériques du type MonULB, MyULiège ou Moodle UCL se sont démocratisées. Elles constituent l'espace perso en ligne des étudiants, où ils ont accès à un ensemble d'informations pratiques, de leur local aux notes de cours.

Mais ce ne sont pas les seuls outils numériques sollicités. A l'Université de Namur, la pédagogie de la « classe inversée », qui consiste à faire interagir davantage les étudiants dans les cours, gagne du terrain. A l'Université de Namur, c'est le logiciel Clickers qui permet ces échanges entre profs et élèves. *« C'est un peu comme Wooclap, sauf que c'est avec un boîtier. Les étudiants en reçoivent un au début du semestre et votent à chaque cours aux questions posées par le professeur »*, explique Johann Pirtiaux, professeur en nouvelles technologies à l'Université de Namur.

Du côté de l'ULg, l'application Amanote, créée par un étudiant de l'université même, cartonne. Cette appli permet la prise de notes sur ordinateur en vis-à-vis du syllabus ou du powerpoint utilisé par le professeur. Économique et écologique : les étudiants adoptent volontiers ces nouveaux outils universitaires.

M.TH.